



PAPERS

Bulletin Electronique du Comité d'Action de
l'École-Une Version 2009-2010

Version française

Sommaire

Silvia Elena Tendlarz

Editorial

Hebe Tizio

Approches

Anne Lysy-Stevens

Interprétation, semblant et sinthome (2ème partie)

Ana Lydia Santiago

L'analyste et le semblant de savoir

Marie-Hélène Blancard

La « vraie nature » du phallus et l'opération analytique

Leonarda Razzanelli

Sur le bord du réel

Equipe de traduction:

Maria Brinco de Freitas

Pascale Fari

Ligia Gorini

Serena Guttadauro

Beatriz Ramos-Vindret

Ricardo Schabelman

Rectification de jouissance

Pour préparer le Congrès de l'AMP qui aura lieu à Paris en 2010, l'Ecole d'Orientation Lacanienne organise à Buenos Aires des soirées d'étude. Depuis le mois de mai, une série de six réunions de travail sur le thème « Semblants et *sinthome* » a été initiée pour étudier ce binaire à travers le commentaire de quelques items du dernier *Scilicet*, dont la version espagnole va paraître. Chaque soirée réunit notre communauté de travail autour d'un thème particulier qui souligne la tension entre semblant et *sinthome*, afin de rendre compte de la pluralité des semblants face à la singularité du *sinthome*. Les travaux ont été regroupés autour de la question de la vérité, de l'Autre qui n'existe pas, du discours analytique, des hommes et des femmes, de l'énoncé « tous fous ». La série se clôturera fin novembre, après les Journées de l'EOL, par une conférence d'Eric Laurent.

La troisième édition de *Papers*, centrée sur l'articulation entre l'expérience analytique et le « bord de semblant », bord entre semblant et réel, est composée de cinq textes. Hebe Tizio traite, dans les différents moments de l'analyse, des dimensions du semblant qui ouvrent sur « le bord de la vérité menteuse », de manière à « rendre opérants les trous » dans le post-analytique. On lira dans ce *Papers* la deuxième partie du texte d'Anne Lysy-Stevens sur l'interprétation, consacré à l'étude de la pratique post-interprétative qui vise à amener le sujet aux éléments primordiaux, contingents, hors-sens, pour qu'une « mutation de jouissance » puisse se produire qui soit non pas une rectification du sujet, mais de la jouissance. Ana Lydia Santiago examine les liens entre l'analyste et le semblant de savoir, pour souligner le savoir inédit émergeant d'une analyse. Marie-Hélène Blancard, à partir d'un cas clinique, travaille sur une expression de J.-A. Miller, « la vraie nature du phallus », qui traduit la jouissance impossible à négativer et la possibilité d'obtenir, dans la cure, une nouvelle alliance avec la jouissance qui procure au sujet un nouveau corps. Enfin Leonarda Razanelli analyse, à partir du « bord de réel » chez une analysante, la manière dont se construit son *sinthome*.

« Sans référence », « Bord de semblant » : les titres des éditoriaux des précédents « Papers » sont la trace d'une recherche vers « la singularité du *sinthome* qui fait vaciller les semblants » ou « le bord de semblant qui situe le noyau de jouissance ».

Reconfigurer notre clinique, renoncer à la transparence pour miser sur les restes symptomatiques, comme le dit J.-A. Miller, inclut la « rectification de la jouissance » exigée par une pratique analytique qui soit en accord avec les orientations tracées par le dernier enseignement de Lacan.

Silvia Elena Tendlarz

Approches

Hebe Tizio

Si la chaîne associative existe bel et bien, la psychanalyse prend pourtant sa source de ce qui ne parle à personne. C'est d'ailleurs face à l'arrêt des associations que Freud fraye sa voie, et il se retrouvera confronté à ce problème tout au long de son élaboration et de multiples façons. L'analyse permet certes une formalisation, elle introduit un ordre, mais c'est précisément là que Freud rencontre l'ombilic du rêve, et Lacan un réel sans loi.

Dès le Séminaire X, Lacan avance que "le symptôme n'appelle pas l'interprétation"¹, étant donné qu'il loge en son sein un noyau de jouissance autiste. Séparant le symptôme des formations de l'inconscient et du déchiffrement, cette opération a des effets qui touchent la structure même de l'expérience analytique. Car, si le symptôme se satisfait de lui-même, comment faire en sorte qu'il s'adresse à l'Autre et s'arrime à des paroles dans l'expérience analytique ?

Le dispositif analytique est un artifice permettant que quelque chose du symptôme entre dans le discours. C'est ainsi que se met en jeu la problématique parole / symptôme - autrement dit semblant / réel -, puisque ce qui se jouit dans le symptôme se refuse à produire du sens. Ce refus témoigne d'un ne pas vouloir savoir ; c'est une défense face à la jouissance, défense qui devra être dérangée le moment venu, soit après que le discours aura pu se déplier le temps nécessaire. Cerner le rapport entre discours analytique et semblant m'a amenée à considérer la dimension du semblant en jeu à chaque moment de l'analyse, puis à commencer d'approcher ce qu'il en est après l'analyse. J'ai pour cela suivi l'orientation du cours de Jacques-Alain Miller.

Le début de l'expérience analytique implique l'instauration de cet artifice producteur de sens qu'est le sujet supposé savoir. C'est le temps de l'exploration de l'inconscient et de ses formations où se déploie la croyance au sens du symptôme et à son déchiffrement. Cela masque le fait que le symptôme se soutient de ce qui ne parle pas². Disons qu'à ce moment de l'analyse, le semblant se confond avec la réalité et que le symptôme s'appréhende comme une formation de l'inconscient. Le sujet supposé savoir est une construction sous transfert qui permet que, dans la cure, se tisse un savoir ayant des effets de vérité, savoir que Lacan définit comme une élucubration.

Construction du fantasme et de son argument, localisation de l'objet en jeu, perte de jouissance... La question est de savoir si l'on parvient à trouver une satisfaction dans le symptôme : le cas échéant, c'est que quelque chose des semblants opère dans une "bonne distance" avec le réel. Dotée d'une structure de fiction, la vérité est menteuse puisqu'elle est une élucubration de savoir concernant le mode de jouissance³. Rappelons que le terme "élucubrer" signifie notamment "travailler en veillant avec application", mais que c'est aussi "travailler en voilant"⁴. Ainsi avance-t-on dans une analyse, soit en faisant des tours pour construire le bord de la vérité menteuse dont on témoignera, si tel est le cas, dans la passe.

La passe comporte une dimension de semblant⁵ : son récit permet de voir comment se sont construites les fictions auxquelles on a donné valeur de vérité, comment est mise à l'épreuve l'impuissance de celle-ci à résoudre le réel, et comment est prise la mesure de son incomplétude. Dans un travail antérieur⁶, je soulignais la différence entre l'histoire et le relief : il ne s'agit pas

tant de ce qui se raconte que de ce qui se montre d'un fonctionnement ; le relief qui s'y façonne est le produit même du trajet effectué. C'est de cette manière que le témoignage enseigne, à partir des sillons qu'il trace.

Comment fonctionnent les semblants après l'analyse ? L'orientation de Lacan est celle du travail adressé à l'École, via la passe et via l'enseignement. Il s'agit de la mise en jeu d'un savoir, d'un savoir exposé, qui permet de poursuivre le travail du symptôme. Mais ce savoir-là n'est pas celui de l'enseignant, et Lacan s'interroge sur ce point : "d'où ça vient, cet enseignement dont je suis l'effet"⁷.

L'École est dès lors l'Autre qui convient à la psychanalyse ; c'est un semblant qui se laisse travailler autour d'un trou forclusif : il n'y a pas de définition de l'analyste. C'est ce que Lacan indique en précisant qu'il y a là, mis en jeu, un réel qui produit sa propre méconnaissance. Dans son Séminaire, Lacan évoque la position d'analysant de son je n'en veut rien savoir, et il formule clairement le rapport entre semblant et réel dans l'enseignement : "Tracer des voies, laisser des traces de ce qu'on formule, c'est ça qui est enseigner, et enseigner n'est rien d'autre aussi que tourner en rond"⁸.

Il est vrai qu'au terme de l'analyse, on ne raconte plus d'histoires concernant la jouissance, car cette énigme est devenue opératoire. Quand ce qui est obtenu n'est plus susceptible d'aucune transformation, reste à continuer à travailler pour qu'il demeure en fonction. Pas sans la mise en jeu d'un transfert. Il s'agit de savoir faire avec, mais en empruntant d'autres voies. L'incomplétude requiert un style de vie adéquat, c'est-à-dire incluant une pragmatique s'appuyant sur la fécondité des trous. Découvrir que la psychanalyse a structure de fiction, a des effets subjectifs : on peut dès lors tirer toutes les conséquences de la structure de fiction de la vérité⁹, et asseoir la distance entre vérité et réel. La position de l'analyste implique en effet de mettre en fonction le semblant et de préserver le vide. Se faire de l'objet a¹⁰ sans l'être, est ce qui permet de traiter la jouissance. À y parvenir, se produit une autorisation en acte qui se renouvelle chaque fois qu'une expérience analytique s'engage et se soutient. Si l'analyste sinthome se supporte du non-sens¹¹, s'il est un instrument pour faire des coupures, des sutures, des épissures, c'est d'avoir pu percevoir le hors-sens de son mode de jouissance. Mais aussi, parce que, de ce point, il maintient son transfert à la psychanalyse.

Lacan - souligne J.-A. Miller - a cherché à démontrer un théorème post-analytique selon lequel la pratique de la psychanalyse produit nécessairement la méconnaissance du discours analytique¹². Les analystes abjurent ce qu'ils ont appris comme analysants. Trouble refus, cette hypothèse n'est pas sans être fondée sur des raisons structurales : pour faire place à l'inconscient de l'analysant, l'analyste doit fermer le sien. Il y a néanmoins une nuance entre une fermeture opératoire - si l'on peut dire -, et les diverses modalités dudit refus.

Retenons donc la pertinence d'explorer ce qu'il en est après l'analyse. L'échec à attraper le réel s'y réactualise, et c'est justement ce que le traitement du sinthome met en œuvre par d'autres voies. Embrouilles, achoppements, satisfactions... sont autant de noms des diverses approches du semblant et du réel.

Notes

1. Lacan J., Le Séminaire, livre X, L'angoisse, Paris, Seuil, 2004, pp. 147-148.

2. Miller J.-A., "L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse", enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 17 décembre 2008, inédit.

3. Miller J.-A., ibid., leçon du 21 janvier 2009, inédit.

4. [NDT] En espagnol, le verbe velar signifie aussi bien "veiller" que "voiler".
5. Miller J.-A., "L'orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan", enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 22 novembre 2006, inédit.
6. Tizio H., "Enseñanza de pase II", *El Psicoanálisis*, n° 9, ELP, 2005.
7. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 30.
8. Lacan J., "Le Séminaire", livre XXV, "Le moment de conclure", leçon du 10 janvier 1978, inédit.
9. Miller J.-A., "L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse", op. cit., leçon du 14 janvier 2009, inédit.
10. Lacan J., "L'acte psychanalytique", *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 379.
11. Miller J.-A., "L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse", op. cit., leçon du 17 décembre 2008, inédit.
12. Miller J.-A., "Introducción al postanalítico", *El peso de los ideales*, Buenos Aires, EOL, 1999, p. 24.

Interprétation, semblant et sinthome (2^{ème} partie)

Anne Lysy-Stevens

Une pratique post-interprétative

En explorant le dernier enseignement de Lacan, J.-A. Miller met au jour ce qui en constitue la "route romaine". Lacan introduit un "nouveau réalisme", ce qui suppose "qu'en deçà de la structure il y a un réel de données immédiates", "un réel préalable à quoi la structure donne sens, et qui par là, même ne peut être défini, aussi impensable que cela puisse paraître, que comme hors sens, (...) par rapport à quoi la structure apparaît non seulement comme une construction, mais comme une élucubration. Ces deux termes sont corrélatifs, le réel hors sens et l'élucubration de savoir." (1)

L'inconscient réel et l'une-bévue

J.-A. Miller a mis en lumière un énoncé de Lacan dans le dernier texte des *Autres écrits*, qu'il rebaptise "L'esp d'un laps" : "Quand (...) l'espace d'un lapsus n'a plus aucune portée de sens (ou interprétation), alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient." Et un peu plus loin Lacan évoque Freud, "théoricien incontestable de l'inconscient (qui n'est ce qu'on croit, je dis : l'inconscient, soit réel, qu'à m'en croire." (2). C'est l'envers de la thèse classique "le désir inconscient, c'est son interprétation". Lacan disjoint interprétation et inconscient, qui jusqu'ici étaient toujours noués, il sépare le signifiant du lapsus et le signifiant de l'interprétation : S1 // S2 (3). Cette disjonction défait le principe de la chaîne signifiante, l'articulation S1 → S2. "Cela attaque ce qui est, pour nous, le principe même de l'opération analytique, pour autant que la psychanalyse a son départ dans l'établissement minimal, S1 – S2, du transfert." (4). L'algorithme du sujet supposé savoir écrit cette connexion signifiante ; la naissance du transfert est une mobilisation du savoir inconscient. J.-A. Miller appelle "inconscient transférentiel" cet inconscient qui suppose le lien de S1 et S2 – c'est l'inconscient freudien – et il l'oppose à l'inconscient réel, qui apparaît quelquefois sous la plume de Lacan, et qui est, lui, de l'ordre de "l'un tout seul".

Quand Lacan commence son XXIV^{ème} Séminaire en disant vouloir “ introduire quelque chose qui va plus loin que l’inconscient ” (5), quand il traduit, en jouant de l’équivoque, l’inconscient freudien *Unbewusst* par “ l’une-bévue ”, c’est le même mouvement qu’il opère : “ c’est un effort pour situer l’inconscient au niveau du réel hors sens ” (6). La bévue, c’est la “ base matérielle de l’inconscient comme données immédiates, c’est l’achoppement, le trébuchement, le glissement de mot à mot ”. C’est la matérialité qui précède la finalité signifiante, le sens, soit la connexion S1-S2. Lacan resitue ici la bévue avant l’inconscient. M’inspirant du schéma du cours de J.-A. Miller du 14 mars 2007, où il propose de distinguer le temps logique antérieur (numéro 1) de la bévue, de celui de l’inconscient (numéro 2), j’inscris la différence entre l’inconscient réel et l’inconscient transférentiel, la déconnexion de l’articulation qui produit du sens, soit ce qui relève du registre de l’Un ou du registre de l’Autre :

1. Une-bévue	S1//S2	ics réel	Un
2. Ics	S1→S2	ics transférentiel	Autre

L’inconscient n’apparaît donc que lorsqu’on ajoute une signification. C’est une transformation que Lacan appelle dans son Séminaire XXIV “ faire-vrai ” : “ (...) la psychanalyse, c’est ce qui fait vrai. Mais comment faut-il l’entendre ? C’est un coup de sens. C’est un sens-blant. ” (7) La psychanalyse donne un sens de vérité à la donnée immédiate, commente J.-A. Miller, un faire-vrai qui, au regard du réel, n’est que semblant (8).

	1. Une-bévue	ics réel
Faire-vrai	↓	
Semblant	2. ics	

Articulation, désarticulation

Pour J.-A. Miller, le terme d’interprétation désigne classiquement l’opération de connexion S1-S2. Pour tirer les conséquences du dernier Lacan, il faut penser une pratique interprétative qui viserait l’Un. Il en a déjà donné le principe dans une intervention à l’ECF en 1995, qui a marqué les travaux sur l’interprétation : “ L’interprétation à l’envers ” : “L’envers de l’interprétation consiste à cerner le signifiant comme phénomène élémentaire du sujet, comme d’avant qu’il soit articulé dans la formation de l’inconscient qui lui donne sens de délire. ” Il s’agit de “ reconduire le sujet aux signifiants proprement élémentaires sur lesquels il a, dans sa névrose, déliré. ” (9) Plutôt que de favoriser le délire, qui a la même structure que l’interprétation, S1 → S2, il faut “ retenir le S2, ne pas l’ajouter aux fins de cerner le S1 ”. Cette pratique interprétative, plutôt que d’être une ponctuation, qui boucle le sens, se repère sur la coupure, sur la séparation S1//S2. On retrouve une formulation très proche dans le cours récent du 10 décembre 2008. Il y reprend la distinction entre le hasard et le destin, la contingence et la trame destinale, issue de la Conférence “ Joyce le symptôme ”. “ Du seul fait que nous parlons, une trame s’institue entre les hasards (...). Un ordre émerge à partir de faits de répétition (...) ”.

C’est une “ transformation de la contingence en articulation ”. La pratique post-interprétative vise alors à “ reconduire le sujet aux éléments absolus de son existence contingente ”, c’est-à-dire “ reconduire la trame destinale du sujet de la structure aux éléments primordiaux, hors articulation, c’est-à-dire hors sens, et on peut le dire, parce que absolument séparés, *absolus*. ” Cela change la fonction de l’interprétation, qui n’est plus de “ proposer un autre sens ”, révéler un sens caché (S1→S2), mais de “ défaire l’articulation destinale pour viser le hors-sens, ce qui veut dire que l’interprétation est une opération de désarticulation. ”

Révélation/satisfaction, événements de vérité/événements de jouissance

Tout comme il a extrait de “ L’esp d’un laps ” la disjonction inconscient – interprétation, Miller souligne encore une autre phrase, qui présente une sorte de “ court-circuit ” et en développe les conséquences : “ Le mirage de la vérité, dont seul le mensonge est à attendre (...) n’a d’autre terme que la satisfaction qui marque la fin de l’analyse. ” (10)

Deux registres sont ici adjoints : celui de la vérité – qui est “ vérité menteuse ”, dit Lacan dans le même texte – et celui de la satisfaction. La vérité ment, par rapport au réel. “ Le mensonge de la vérité est structurel, puisque le vrai et le réel sont distincts ”, rappelle J.-A. Miller à Buenos-Aires (11). Lacan parle dans ce texte de la fin de l’analyse et de la passe. J.-A. Miller déploie cette problématique et les conséquences de cette distinction sur notre conception de la passe. La fin de l’analyse ne se formule pas ici en termes de révélation ultime ou de démonstration, mais dans le registre de la jouissance. Il n’y a pas de vérité sur la jouissance non plus, l’analyse mène plutôt à une “ reconfiguration ” du rapport à la jouissance qui “ permet de passer de l’inconfort à la satisfaction ” (12). Si l’interprétation est pensée classiquement à partir de la révélation, que serait “ une interprétation qui donnerait satisfaction à l’analysant ” ? “ Et une interprétation informée de ce que (...) le réel ne peut mentir ” ? (13).

Les deux registres de la vérité et de la jouissance, incompatibles, sont constamment mis en relation et en tension, autant en ce qui concerne la fin de l’analyse et la passe qu’en ce qui concerne ce qui se passe dans l’analyse elle-même. Il y a des révélations dans l’analyse, et souvent même toute une phase du début est un temps enthousiasmant de mise en forme et de révélations. Puis vient une période plus ou moins longue et pénible de “ tourner en rond ”, où la jouissance semble plus forte que le savoir inconscient. “ On attend que ça cède ”. Puis quelque chose se vide, perd son sens ; et du mode de jouir peut s’extraire une satisfaction (14). L’interprétation est-elle la même à ces différents moments ? Miller fait la distinction entre les “ événements de vérité ” qui se produisent dans l’analyse et les “ événements de jouissance ”. Nous connaissons bien l’interprétation comme “ aide à la révélation ” (15) ; il nous faut penser une interprétation par rapport à ce qui produit de la jouissance, et se poser “ la question de savoir ce qui, dans la psychanalyse, peut être déplacé de la jouissance ” : “ l’interprétation se juge à l’événement de jouissance qu’elle est capable à terme d’engendrer. ” (16). Cette question est essentielle dans la mesure où, avec le dernier Lacan, la psychanalyse est abordée dans la perspective du *sinthome*.

Interprétation et sinthome

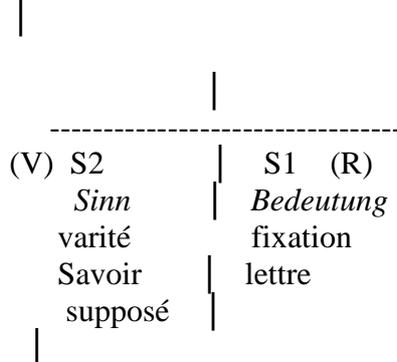
Le symptôme que Lacan formalise à partir de l’enseignement qu’il tire de Joyce – et qu’il réécrit sinthome – n’est plus le symptôme comme formation de l’inconscient à déchiffrer ; “ le symptôme n’est plus une métaphore ” (17). J.-A. Miller a maintes fois parcouru ce passage du symptôme au sinthome et abordé par différents angles la nature du sinthome. Dans ses cours du 12 mars et du 10 mai 2008 par exemple, il bâtit sur le binôme avènement de significations/ événement de corps une série d’oppositions pour circonscrire le changement conceptuel, qui répercutent la disjonction du sens et de la jouissance, de la vérité et du réel : il oppose les formations de l’inconscient - en tant qu’elles sont déchiffrables et ont un sens de désir, et partent du présupposé du langage et de la communication – aux événements de corps – qui ont un sens de jouissance et présupposent *lalangue* et la satisfaction. Sur ces deux axes se répartissent également l’interprétation-déchiffrage et l’interprétation-coupure.

J.-A. Miller a souligné combien le symptôme est un composite dans le dernier enseignement de Lacan, qui en dit des choses qui vont en divers sens (18). Le symptôme comme lettre, comme “

jouir de l'inconscient comme d'une lettre ", le sinthome comme agrafe S – R, la varité ou le réel du symptôme, le savoir-y-faire avec le symptôme, le sinthome comme quatrième rond du nœud, le sinthome comme événement de corps, etc. Toutes ces dimensions dégagées après *Encore* ont été mises en lumière par J.-A. Miller, qui balise progressivement cet immense champ d'investigation, en accentue tout à tour certaines facettes, et construit en chemin certaines notions (comme en 1998 la notion de " partenaire-symptôme "). Je retiendrai ici deux moments de ce trajet, qui, me semble-t-il, montrent dans ses cours un changement d'accent quant au sinthome.

Entre sens et réel

Les deux interventions de 1997 en Espagne, parues dans le volume " Le symptôme charlatan ", portent sur l'exclusion du sens et du réel et posent la question : " comment penser l'impensable du sens-dans-le-réel ? " (19). Dans la distinction de Lacan entre " symboliquement réel " (présence du réel dans le symbolique, soit l'angoisse) ou " réellement symbolique " (symbolique présent dans le réel, soit mensonge), où situer le symptôme ? En en faisant " la seule chose vraiment réelle, c'est-à-dire conservant un sens dans le réel " (20), Lacan en fait une exception. " D'une certaine façon, le symptôme se situe entre angoisse et mensonge, c'est-à-dire entre quelque chose qui ment et quelque chose qui ne peut pas tromper " (21), dit J.-A. Miller. Il y a deux faces du symptôme, le côté sens et le côté réel – le *Sinn* et la *Bedeutung*. L'analyste n'a affaire qu'aux dits du patient, au *Sinn* du symptôme, qui renvoient au symptôme comme à leur référence, *Bedeutung*. En les inscrivant à une place distincte dans le discours de l'analyste, J.-A. Miller les différencie. D'une part, à la place de la vérité, le S2, la vérité variable du symptôme (*varité*), un savoir qui n'est que supposé ; d'autre part, à la place du réel, le S1, le symptôme comme " ce qui de l'inconscient se traduit par une lettre ", le symptôme comme " fixation " :



Comment l'interprétation touche-t-elle le sinthome ? On peut distinguer deux modes, dit J.-A. Miller le 21 mars 2007, selon qu'on la pense à partir du réellement symbolique ou du symboliquement réel. Ou bien elle n'est que mensonge, n'agit que sur les semblants et reste impuissante concernant le réel. Ou bien on la pense, comme Lacan l'a fait à propos de la poésie dans " L'une-bévue ", à partir d'un nouvel usage du signifiant qui fasse à la fois sens et trou. Ce serait alors " un forçage du mensonge, dans le sens du réel " ou encore ce que Lacan a désigné parfois comme " un effet de sens dans le réel ". L'équivoque, dirais-je, qui est le paradigme de l'interprétation, serait peut-être alors un moyen de toucher par le *Sinn* à la *Bedeutung*.

" La jouissance du symptôme, opaque d'exclure le sens "

Ces dernières années, l'accent porte plutôt sur le sinthome comme jouissance opaque en partant des formulations de Lacan dans son écrit sur Joyce : le symptôme comme " événement de corps

” et “ la jouissance propre au symptôme. Jouissance opaque d’exclure le sens ” (22). Le sinthome est ici “ quelque chose qui est arrivé au corps du fait de la langue ”, consistance des marques issues de la rencontre entre la langue et le corps (23). Le sinthome, au-delà de la fiction du fantasme, est le “ mode de jouir singulier ” (24), incurable, qui ne se traverse pas (25). La jouissance opaque du symptôme est “ impossible à négativer ” et ne ment pas (26). On retrouve la question de la manière dont l’interprétation peut toucher le symptôme. Elle est sollicitée, dit Miller dans ses cours récents, pour ses effets sur la jouissance, “ ses effets corporisés ”. Elle serait alors un “ mode de dire spécial (...) qui n’est pas de la dimension de la signification, de la vérité, qui accentue, dans le signifiant, la matérialité, le son ” : c’est ainsi que “ Lacan a pu dire que l’interprétation efficace était peut-être de l’ordre de la jaculation ”, du cri. L’interprétation pourrait ainsi “ faire sonner la cloche de la jouissance ” (27). Elle aurait un effet sur la jouissance ; ce que Miller appelle “ rectification de la jouissance ” - en la distinguant de la “ rectification subjective ”. Elle produirait des “ mutations de jouissance ” (28) ou encore une “ fluidification ” (29) ou une “ reconfiguration (*re-engineering*) ”, qui permet de “ passer de l’inconfort à la satisfaction ” (30).

L’interprétation est-elle un semblant ? Je laisse ouverte cette question du semblant. Mais il me semble que l’effort de Lacan, et celui de J.-A. Miller, est d’en faire toujours plus un dire adéquat au réel, un moyen de toucher la jouissance. En ce sens elle est un “ bord ”, un semblant qui se vide le plus possible de sens, un semblant destiné à faire vaciller les semblants.

Notes

- 1) Miller, J.-A., " Le dernier enseignement de Lacan ", La Cause freudienne, 51, p. 31.
- 2) Lacan, J., " Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI ", Autres écrits, op. cit., p. 571.
- 3) Miller, J.-A., " L'inconscient réel ", Quarto 88-89, p. 7.
- 4) Ibid.
- 5) Lacan, J., " L'insu que sait de l'une-bévue... ", op. cit., 16 novembre 1976.
- 6) Miller, J.-A., " Le dernier enseignement de Lacan ", op. cit., p. 31.
- 7) Lacan, J., " L'insu que sait de l'une-bévue... ", op. cit., 10 mai 1977.
- 8) Miller, J.-A., " Le dernier enseignement de Lacan ", op. cit., p. 31.
- 9) Miller, J.-A., " L'interprétation à l'envers ", op. cit., p. 12.
- 10) Lacan, J., " Préface... ", op. cit., p. 572.
- 11) Miller, J.-A., " Semblants et sinthomes ", op. cit., p. 130.
- 12) Miller, J.-A., " L'orientation lacanienne ", " Choses de finesse en psychanalyse ", leçon du 18 mars 2009.
- 13) Ibid.
- 14) Ibid., leçon du 10 janvier 2009.
- 15) Ibid., 18 mars 2009.
- 16) Miller, J.-A., " L'orientation lacanienne ", " Tout le monde est fou ", leçon du 12 mars 2008.
- 17) Miller, J.-A., *ibid.*, 14 mai 2008.
- 18) Voir à ce propos J.-A. Miller, " Le Séminaire de Barcelone " et " Le symptôme : savoir, sens et réel ", Le symptôme charlatan, textes réunis par la Fondation du Champ freudien, Seuil, Paris, 1998.
- 19) Ibid., p. 58.
- 20) Lacan, J., " L'insu que sait de l'une-bévue... ", op. cit., 15 mars 1977.
- 21) Miller, J.-A., " Le Séminaire de Barcelone.... ", op. cit., p. 52.
- 22) Lacan, J., " Joyce le Symptôme ", Autres écrits, op. cit., p. 569 et p. 570.
- 23) Miller, J.-A., " L'orientation lacanienne ", " Pièces détachées ", La Cause freudienne 61, p. 152.
- 24) Miller, J.-A., " L'orientation lacanienne ", " Choses de finesse.... ", 3 décembre 2008.
- 25) Ibid., 14 février et 13 mars 2009.
- 26) Ibid., 13 mai 2009.
- 27) Ibid.
- 28) Ibid., 11 mars 2009.
- 29) Ibid., 25 mars 2009.
- 30) Ibid., 18 mars 2009.

L'analyste et le semblant de savoir

Ana Lydia Santiago

Le semblant de savoir est la matière première de ce qui constitue la position de l'analyste devant le symptôme que lui adresse un sujet. Coupler le symptôme avec le semblant, est une manière d'indiquer que le savoir se présente de façon inédite tout au long d'une cure. C'est aussi souligner que, dans la pratique analytique, ce qui est en jeu avec les manifestations du savoir, ce sont les conditions et les exigences qui pèsent sur l'analyste quant à l'acte de l'interprétation et au maniement du transfert.

Dès le début de son enseignement, en utilisant la catégorie de la « *docte ignorance* », Lacan a cherché une approche qui permette de saisir la singularité de cette fonction du savoir. L'ironie socratique du « *je sais que je ne sais rien* », d'une certaine conception du savoir du maître, est ce qui, en dernière instance, introduit les premières ébauches de ce qui sera cette modalité propre des passions de l'être (1).

A partir de là, la « *docte ignorance* » comporte ce qui a trait à la pratique analytique en tant que rejet de faux savoirs, du fait d'une orientation qui est, par essence, une ouverture, une disposition à l'appréhension du réel du symptôme (2). Dans *Variantes de la cure type*, texte de 1953, en affirmant clairement que s'il y a quelque chose « *que le psychanalyste doit savoir, c'est d'ignorer ce qu'il sait* »(3), Lacan interroge déjà ce point de la fonction de l'analyste.

Pour caractériser au mieux cette fonction du savoir, nous recourons à un moment plus tardif de l'enseignement de Lacan, la théorie des discours, à partir de laquelle l'opération analytique se définit comme celle qui situe le savoir à la place de la vérité. Affirmer que le savoir occupe la place de la vérité, serait-ce une manière de cerner la question du semblant de savoir ? Je laisse la question ouverte. Sans doute, l'élaboration qui culmine dans le syntagme « *semblant de savoir* » exige l'écriture du discours de l'analyste. Je signalerai néanmoins que le dernier enseignement de Lacan opère une rupture encore plus radicale, puisqu'il instaure un déplacement de la fonction du savoir vers la vérité. Cela veut dire que, plus la clinique s'oriente par le réel, plus la fonction de la vérité est valorisée, et particulièrement parce que c'est de la confrontation avec la jouissance du symptôme que s'extrait une vérité menteuse. Si auparavant elle se référait aux pouvoirs du sens, confrontée avec le réel, la vérité revêt maintenant les habits du mensonge.

Je prendrai cependant une autre direction - en reprenant une définition de la position de l'analyste face au savoir, proposée par Lacan dans les années cinquante, à un moment où la conceptualisation du semblant n'était pas encore d'actualité. Je me réfère plus spécialement à son affirmation que « *la psychanalyse est le traitement que l'on attend d'un psychanalyste* » (4). Une telle définition pourrait paraître banale, s'il ne s'agissait aussi d'une ironie dont le fondement s'éclaire par ce qui complète la phrase : « *c'est justement la première qui décide de la qualité du second* » - en d'autres termes, c'est la psychanalyse qui décide la qualité du psychanalyste. Enoncer que la psychanalyse est le traitement que l'on attend d'un psychanalyste, c'est la hausser à l'horizon de la supposition de savoir. Ainsi, si on admet que toute attente est équivalente à une supposition, il est possible de formuler que ce qu'on attend d'un psychanalyste c'est l'audace de produire les conditions pour un sujet de s'introduire dans l'expérience de l'inconscient. Et ce qui émerge comme expérience de l'inconscient n'est pas autre chose que l'institution *d'un sujet supposé savoir*. Cependant le *sujet supposé savoir* est le semblant de savoir pris comme l'axe par lequel peuvent être mobilisés les principaux semblants qui chiffrent la jouissance du sujet.

Relation de l'analyste avec le semblant de savoir

Dans l'exercice de la pratique analytique, il y a deux modes de relation avec le semblant de savoir, extraits du lien de l'analyste avec son inconscient, produits par l'expérience de sa propre analyse. A l'heure actuelle, ce qui domine dans notre communauté, c'est que même après la fin de l'analyse, l'analyste continue à apprendre de son inconscient. Je propose de confronter l'un à l'autre ces deux modes.

Le premier est celui qui, en promouvant l'installation du sujet supposé et en recueillant les effets de cette installation, pose l'usage du semblant de savoir au service d'une facilitation de l'expérience de l'inconscient. Le semblant de savoir se révèle, dans ce cas, comme la voie royale de l'analyse par la production de la névrose de transfert. L'autre mode de relation avec le semblant de savoir, qui s'oppose au premier, est l'infatuation, qui met en jeu la survie même de la psychanalyse (5) puisque dans cette position, c'est le détachement par rapport à l'inconscient qui prévaut. Dans un cours récent, Jacques-Alain Miller reprend et explore la manière dont Freud interprète une de ses erreurs d'écriture, pour en faire un acte manqué. Miller signale au passage que *La subtilité d'un acte manqué* (1933) fut présentée à la communauté des psychanalystes sans déshonorer son auteur. Il se sert de cet exemple pour affirmer qu'en principe, être analyste ne se réduit pas à analyser les autres, mais implique aussi une leçon d'humilité (6) – continuer à être analysant. Face à cet analyste qui atteste de sa modestie en relation au non-su du savoir de l'inconscient et en fait un élément de politique pour la psychanalyse, il y a celui qui ayant construit un savoir en analyse, pense être à jour avec son inconscient et en vient même à déconsidérer la permanence de l'inconscient.

Selon Lacan, l'infatuation met en évidence un mode spécifique de relation avec le semblant de savoir – et plus précisément, une position subjective de l'analyste, qui consiste non seulement à faire semblant de savoir, mais également à y croire. Cette incarnation du savoir dans l'être a des effets négatifs pour la psychanalyse, puisque l'analyste perd la relation avec le *sujet-supposé-savoir* et conduit la cure en étant orienté par la « demande d'être » adressée au patient. Ainsi, il s'intéresse à ce qui chez le patient dénote intelligence, décision, progrès, et autres modalités qui pluralisent un modèle unique, au détriment de la recherche de la différence absolue.

En 1956, se référant aux conséquences pour l'analyste d'un état de suffisance conféré par la garantie de l'institution psychanalytique (7), Lacan se montre déjà préoccupé par l'infatuation et redoute une certaine corruption dans la transmission de l'expérience, si celle-ci se restreint à la voie de la reproduction imaginaire. Dans ce moment-là, il cherche encore « une catégorie qui, sans impliquer l'indignité, indique qu'être hors de la suffisance, c'est là sa place » (8). Je crois que l'on peut considérer que cette catégorie de la suffisance constitue un contre-exemple de la « docte ignorance » et précède l'introduction du syntagme 'semblant de savoir', pour appréhender la relation qu'à l'analyste avec « ne rien vouloir savoir de ça », point irréductible de l'inconscient.

Relation du patient avec le semblant de savoir

Pour illustrer la relation complexe de l'analysant avec le semblant de savoir incarné par l'analyste, je recours à *Nos inquiétudes*, un documentaire de Judith Du Pasquier.

Dans ce film, la cinéaste explore la cure analytique par l'intermédiaire de six témoignages de fragments d'analyse, où se détachent le savoir de l'inconscient et sa dimension temporelle comme produits du transfert. Parmi ces témoignages, je privilégie celui d'une analysante,

Evelyne, où sont mis en évidence tant l'impact de la rencontre avec l'analyste que les intrications entre le savoir supposé et le non-su localisé dans l'objet analyste.

Un jour, Evelyne se réveille exténuée, immobilisée par une force qui atteint son corps, lui donnant la sensation de peser trente mille tonnes. Elle ne peut ni bouger ni se lever de son lit. Elle reconnaît pourtant, bien que la sensation soit extrêmement corporelle, que l'événement n'est pas seulement physique. Elle réagit à cette force, s'obligeant à se lever, à avancer, à aller à la recherche d'un analyste. Elle signale au passage qu'elle croyait déjà à la psychanalyse.

Pour elle, le symptôme surgit comme un réel sans signification, et transporte paradoxalement une signification, c'est-à-dire qu'il veut dire quelque chose. Il y a un non savoir de signification qui met à l'horizon la psychanalyse, et le psychanalyste, comme supposition de savoir, ce qui constitue le premier pas pour que le *sujet-supposé-savoir* puisse émerger. Evelyne téléphone à un analyste, et prenant rendez-vous réussit à sortir du lit, à se préparer et même à se maquiller. Cependant le premier analyste qu'elle rencontre lui fait horreur : « je me suis trouvée devant un analyste horrible, qui incarnait tout ce que je déteste ». Elle essaie d'en rencontrer un autre, qui cette fois est très séducteur. Alors elle lui raconte tout ce qu'elle a fait quant à la séduction. Puis, concluant que cela n'irait pas, Evelyne fait une demande à un troisième analyste. Cette fois-ci, au moment même où elle voit l'analyste, elle a la certitude que celui-ci va lui donner ce qu'elle attend : « Il incarnait l'équilibre, le calme, le don. Il me donnait quelque chose. J'ai senti qu'il me donnerait de la force. Un homme âgé, distant, calme... C'était la personne dont j'avais besoin ».

Je relève dans cet exemple - produit de fiction de la cinéaste, mais construit à partir d'une série d'entretiens réalisés avec certains de ses amis proches, connus comme « utilisateurs de la psychanalyse » - le fait qu'il ne suffit pas qu'il y ait une supposition de savoir et une adresse à la psychanalyse et au psychanalyste. Au-delà du savoir supposé, il est nécessaire qu'une part non symbolisée de la jouissance s'inscrive entre l'analyste et l'analysant, logeant dans cette paire, un objet qui reste caché sous un voile.

Le récit d'Evelyne démontre que dans la psychanalyse, la supposition de savoir mène à la recherche de l'analyste en tant que son représentant, mais ceci fait, il faut que l'analyste, par son acte, promeuve les opérations sur le savoir, pour que le transfert puisse s'instaurer sur les versants sémantique et libidinal. La première opération concerne l'acte de l'interprétation, qui dans le rapport d'un signifiant avec un autre signifiant, permet à la part symbolisée du symptôme de se dénouer, pour faire surgir un effet de signification. En proposant cette articulation, l'analyste s'offre comme semblant de savoir sur l'inconscient et signale que l'essentiel, dans la parole du sujet, n'est pas la communication, mais l'expérience narrative tissée avec le recours du signifiant (9). Par cette voie, le symptôme assume la signification transférentielle.

La seconde opération de savoir concerne la part de la jouissance qui ne peut pas être symbolisée. Pour que la réalité sexuelle de l'inconscient puisse s'introduire, il faut que l'analyste incarne la place d'objet libidinal. En considérant que l'inconscient se définit à partir du transfert, l'usage du semblant de savoir pour l'installation de ce phénomène va indiquer que ce n'est pas le désir de savoir qui meut l'analyste, mais bien sa relation au non savoir de l'inconscient qui produit l'émergence surprenante du sujet, dans la faille où il n'est pas attendu. Dans le récit d'Evelyne, la parole la surprend le jour où elle commet un lapsus. Au moment où elle veut dire à l'analyste qu'elle était divisée entre la psychanalyse et la mystique, elle affirme : « Je suis divisée entre la psychanalyse et - très fort - la somme ». Elle est alors perplexe, puisqu'elle n'avait jamais pensé dire ce mot-là. Poursuivant son témoignage, elle précise : « Ce n'est pas moi qui ai parlé. Quelque chose à parlé. Il y avait en moi une voix qui l'a dit ». Et l'analyste lui demande :

« Qu'est-ce pour vous, la somme ? ». Par association, elle en vient à la dette : le terme 'somme' est ainsi une piste vers le symptôme de la dette.

Cette ouverture précieuse de l'inconscient, qui met en évidence la relation du symbolique avec le réel, ne peut pas être prévue par l'analyste. C'est ce qui situe le savoir en jeu dans le discours analytique à une place inédite de supposition : savoir à l'avance ce qu'est un lapsus ne donne aucune idée de comment il s'invente dans l'analyse. Dans la « Note italienne » (1973), Lacan introduit une différence entre le semblant de savoir et le semblant d'objet rebut que l'analyste doit savoir être, et qui méritera son attention plus tard. Pour conclure ce texte, je rappelle aussi cette indication : le principe du 'semblant de savoir' est de se constituer un point idéal, qui permet une supposition du réel en jeu dans l'expérience analytique, formulé dans l'axiome « il n'y a pas de rapport sexuel » (10).

Notes

1. Cf. FERRATER MORA, J. "Dicionário de Filosofia".
2. LACAN, J. Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud. Paris, Seuil, 1975, p. 306.
3. LACAN, J. Variantes do tratamento padrão. In: *Escritos*. Rio de Janeiro: Zahar, 1998. p. 351.
4. LACAN, J. Situação da psicanálise e formação do psicanalista em 1956. In: *Escritos*. Rio de Janeiro: Zahar, 1998. p. 462.
5. MILLER, J.-A. *De la naturaleza de los semblantes*. Buenos Aires: Paidós, 2001, p. 87.
6. MILLER, J.-A. Coisas de fineza em psicanálise. *Orientação Lacaniana* III, 11, 19 nov. 2008.
7. LACAN, J. Situação da psicanálise em 1956. *Escritos*, Op.cit. p. 478-479.
8. *Ibidem*, p. 479.
9. LAURENT, E. *Connaissez-vous Lacan?* Paris, Seuil, 1992. p.38.
10. LACAN, J. Nota italiana. In: *Outros escritos*. Rio de Janeiro, Zahar, 2003, pp. 314-325.

La « vraie nature » du phallus et l'opération analytique

Marie-Hélène Blancard

Dans son cours « De la nature des semblants », Jacques-Alain Miller insiste sur la « vraie nature du phallus », question qu'il a abordée cette année sous l'angle de la jouissance impossible à négativer, et d'une possible alliance avec celle-ci. Cette question insiste dans l'actualité de son cours « Choses de finesse en psychanalyse », mais aussi par le thème du VIIème Congrès, « Semblants et *sinthome* ». Il est vrai que la question du phallus traverse tout l'enseignement de Lacan, entre la catégorie du signifiant et celle de la jouissance, entre le phallus du père et le phallus de la mère, proprement lacanien.

Castration maternelle et semblant phallique

En introduisant la métaphore paternelle, Lacan a fait du phallus le signifiant de la jouissance. Pour les deux sexes, un seul signifiant vient imprimer sa marque au désir, et ordonner des

rapports qui tourneront autour d'un être et d'un avoir : le phallus inscrit la castration sur le réel du corps, et rassemble la jouissance pour la faire passer hors corps.

Si Lacan a pu surprendre en formulant que le phallus est *semblant*, c'est parce que nous sommes habitués à le prendre pour un point fixe. Comme le souligne J.-A. Miller, nous l'abordons « stabilisé » par la fonction paternelle, en considérant la fonction phallique à travers « le prisme du père » : « C'est comme si la prégnance de la métaphore paternelle en quelque sorte éclipsait la signification primordiale du phallus. Alors qu'on pourrait dire que, de la même façon que le nom est du père, le phallus, celui qui est l'organe du discours analytique, est d'abord de la mère. La juste place du Nom-du-Père est en cela conditionnée par le phallus de la mère » - qu'il qualifie ici de « phallus lacanien » (1).

A la fin de son écrit « La science et la vérité », Lacan se référant à Freud évoque le manque du pénis de la mère comme étant ce point « où se révèle la nature du phallus ». Cela nous oblige à distinguer, de la fonction du phallus, ce qui fait sa vraie nature.

S'il s'agit de définir la nature du phallus à partir de la castration maternelle, sa nature n'est pas tant imaginaire que ce qui manque à l'image, et précisément à l'image du corps. Cela fait apparaître que le phallus est « le paradigme du manque-à-être », et que simultanément, il est aussi bien « ce qui signifie ce manque-à-être ». Lacan le souligne ainsi: « Reconnaissons l'efficace du sujet dans ce gnomon qu'il érige à lui désigner à toute heure le point de vérité. Révélant du phallus lui-même qu'il n'est rien d'autre que ce point de manque qu'il indique dans le sujet » (2).

C'est un manque-à-être « muni de son index, de son signifiant », ce qui le fait s'égaliser au sujet barré. Il y a là équivalence entre le phallus manquant et le manque subjectif lui-même : « De fait, le phallus est un terme qui s'instaure de son rapport à une béance ». Comme le rappelle J.-A. Miller, c'est à propos de la difficulté du sujet féminin avec la sexualité que la catégorie du phallus a reçu sa place dans la psychanalyse : « Il y a l'évidence du rapport à l'objet perdu, et le manque placé au cœur de la sexualité ».

Le phallus lacanien naît côté femme, entre fétichisme et phobie. Au phallus comme manque-à-être répondent deux solutions subjectives, qui sont celles du rempart et du voile : rempart pour la phobie ; voile pour la perversion, c'est le trait pervers du fantasme. Le fétiche lacanien, lié à une expérience visuelle, est une image projetée sur le voile, qui dérobe ce manque-à-être. Au fond, conclut J.-A. Miller, « ce ternaire, la femme, le fétichisme et la phobie, ce ternaire est un des soubassements les plus fermes, les plus constants de la clinique freudienne telle qu'elle a été reformulée par Lacan ».

Avec le fantasme, nous avons un élément imaginaire d'autant plus prégnant que, simultanément il voile, obscurcit et réduit toute une articulation signifiante qui a été effacée. La prévalence d'une image se réfère à tout un scénario. *Le phallus est semblant, parce que cette image suprême dérobe une articulation signifiante, tout en désignant un point de réel.* Sur ce versant, le phallus est semblant en tant que ce qu'il y a derrière, c'est le signifiant ; tandis que, sur l'autre versant, le phallus est semblant en tant qu'il est semblant de la jouissance.

Refus du corps, refus de la castration

L'hystérique selon Lacan témoigne d'un refus du corps sexué, qui se révèle être un double refus. D'une part, le corps hystérique fait objection au signifiant maître qu'est le phallus. D'autre part, se manifeste un refus du corps de l'Autre qui est celui de l'homme ; il s'exprime par un certain rejet de la féminité, et surtout de la maternité.

Jessica est une jeune femme jolie et brillante. Ce n'est pas un analyste qu'elle avait d'abord choisi de rencontrer, mais un chirurgien plasticien, car elle voulait se faire refaire les seins. Sa décision semblait procéder d'une mauvaise rencontre : en rentrant chez elle à l'improviste, elle

avait surpris son père en compagnie d'une femme en train de se rhabiller. Son père se servait de son appartement comme d'une garçonnière, pour y recevoir sa maîtresse... Et dans l'échancrure de son corsage, elle avait entr'aperçu les seins de cette femme.

Cette rencontre avait fait surgir une question qu'elle tentait d'obturer, mais elle décida pourtant d'aller en parler à un analyste. Un rêve marque le début de sa cure : elle est dans les couloirs du métro, en compagnie d'une amie ; soudain, elles s'aperçoivent qu'elles sont suivies, et même poursuivies par un homme. Elles se mettent à courir, tentent de lui échapper et arrivent devant des toilettes où elles vont enfin pouvoir se cacher. Devant elles, trois portes marquées par le signifiant : hommes, femmes, handicapés. L'une choisit alors les toilettes pour hommes, et l'autre celles pour handicapés. La féminité est ce à quoi il faut échapper, pour éviter la castration en évitant le corps de l'Autre.

Jessica a une sœur de quatre ans son aînée, qui est la favorite du père. Aucune complicité entre elles, mais une rivalité impitoyable. Mariée depuis peu, sa sœur est alors enceinte. La mère, dépressive, oscillant entre dépit et soumission, semble avoir renoncé à la féminité. Elle fait depuis longtemps chambre à part : impossible de s'identifier à une femme vouée au malheur et à la plainte. Alors que sa sœur avait suivi l'exemple maternel, Jessica était déterminée à choisir une autre voie, celle d'une féminité qu'elle imaginait totale. Et, pour être une vraie femme, il lui fallait avoir des seins.

La situation dans laquelle Jessica avait surpris son père reproduisait une scène de son enfance, réapparue dès le début de l'analyse. Elle avait cinq ans lorsqu'elle avait fait irruption dans la chambre de ses parents. Ils étaient étendus sur le lit, sa mère riait et se laissait caresser par son père dont avait vu le sexe triomphant. Furieux, il l'avait mise dehors ; elle s'était sentie éjectée, et affreusement humiliée.

Jessica était fixée à cette position, d'être le tiers exclu d'un couple. Elle entretenait avec son patron une relation passionnelle, tout en sachant que cet homme vivait avec une autre femme qui serait la mère de ses enfants. Ce qui l'attachait à cet homme était l'impasse dans laquelle elle retrouvait humiliation et souffrance, tout comme sa mère aigrie et jalouse.

Rencontre avec la jouissance « en-corps »

Jessica a fait une rencontre précoce avec la jouissance. En vacances, elle partage le lit de sa cousine, une adolescente de quinze ans, qui lui demande de la caresser. Elle a six ans, et c'est ainsi qu'elle découvre le corps féminin et le manque qui l'affecte. Elle se remémore avec précision la sensation éprouvée - « à la fois dégoût et émerveillement », dira-t-elle. Non pas simultanément, mais successivement : dégoût d'abord, d'avoir senti sous sa main la moiteur inquiétante du sexe ; émerveillement ensuite, d'avoir caressé la protubérance généreuse des seins, si tièdes et rassurants, de sa cousine.

A partir du cours « De la nature des semblants » (3), on peut donner à cette scène le statut d'un souvenir-écran. Le dégoût signe la phobie du manque marquée ici d'une sensation de moiteur humide, tandis que l'émerveillement indique la constitution d'un objet « fétiche » à l'endroit même où a surgi l'absence du pénis féminin. Face au gouffre, la réponse du sujet consiste à ériger les seins en fétiche, « c'est-à-dire l'existence du pénis comme maintenue, quoique déplacée ». (4)

Lorsque Lacan déduit le statut du fétiche entre le voile et le rien, il fait du fétiche la projection du rien symbolique sur le voile où il se réalise comme image : « Sur le voile, dit-il, se peint l'absence ». C'est là en effet que peut s'imaginer l'absence. C'est un rempart : le phobique détourne le regard, alors que le fétichiste maintient ce regard, à condition qu'il soit arrêté par le semblant peint sur le voile. Cette dépendance du semblant à l'endroit du signifiant, c'est précisément l'analyse que Lacan propose du souvenir-écran freudien. Ce qui permet son

caractère d'écran, c'est la précision, la luminosité, le caractère captivant que garde ledit souvenir, qui donne le sentiment d'une fixation sur l'image. Pour autant, le semblant dissimule une articulation essentielle empruntée à la dimension historique du sujet, qui devra être dégagée de l'analyse. Lacan en conclura que le désir, foncièrement métonymique, est sujet à se fixer sur le modèle du fétiche, ou bien du souvenir-écran. Nous avons là, indique J.-A. Miller, « comme une genèse du semblant ». Et de proposer S(A/) comme écriture de ce semblant particulier qu'est le phallus féminin.

L'objet regard et le scénario du fantasme

Occuper la place de celui qui, ayant l'organe phallique, peut posséder une femme, est la position subjective qui résulte des deux scènes de l'enfance. La béance ouverte par sa question sur l'être féminin, elle la déplace sur le versant de l'avoir phallique - avoir des seins - pour mieux l'obturer. Cette solution représente la même réponse subjective que lors de la rencontre initiale : là où apparaît le manque, mettre un substitut, postiche ou fétiche.

Le fantasme joue sa partie de manière à oblitérer le manque : la vie sexuelle de Jessica s'appuie sur la répétition d'un scénario qui se répète à l'identique. Son partenaire et elle commencent par visionner une cassette pornographique, les ébats d'un autre couple précédant les leurs. Tout en flattant le fantasme voyeuriste du partenaire masculin, c'est sa propre jouissance qu'elle sustente en faisant à chaque fois resurgir la scène où elle avait surpris ses parents au lit. Ce que son père lui avait interdit de regarder, elle en jouit. Mais elle est regardée par la scène : le regard surgit comme objet (*a*).

Ce qui la satisfait est qu'elle peut s'identifier à celui qui a l'organe et qui en jouit ; la femme pour elle n'a « rien d'intéressant, sauf les seins ». Il s'agit de « tromper le désir », tout en se soutenant d'une identification à celui qui a ce qui, à elle, lui manque. Elle paie cela de l'angoisse d'être supplantée par une autre femme qui serait, comme elle le dit, « plus féminine » qu'elle. Sa jalousie peut alors se déchaîner jusqu'au paroxysme, sur le versant de la pulsion de mort. Ce qui lui revient dans le réel, c'est qu'elle triche avec la castration, et supplée au manque à la fois par le fantasme et par l'usage de la cassette vidéo, qui vient ici redoubler l'objet fétiche. Elle se fait ainsi la grande prêtresse d'une sorte de rite dérisoire dont elle est la prisonnière, elle qui croyait être une femme libérée. Après quelques années d'analyse, elle parviendra à rompre avec son partenaire de jouissance, et renoncera à l'usage qu'elle avait toujours fait de la cassette vidéo, depuis sa toute première rencontre amoureuse.

Le vide et le rien : recouvrement des deux manques

Elle rencontre un autre homme, consent à se marier et donne naissance à une petite fille, ce qui la ravit. Mais rapidement, reviennent au premier plan des préoccupations intimes concernant son corps, et le désir sexuel qu'elle n'éprouve pas pour son mari : quand il lui arrive de le désirer, elle est incapable de le lui exprimer. Elle-même ne se sent plus désirable, et elle se demande s'il ne la trompe pas avec d'anciennes conquêtes. Car elle ne sait pas s'y prendre pour causer le désir, reconnaît-elle : ou bien elle se dérobe, ou bien elle est trop directe dans sa demande sexuelle, et c'est lui qui refuse l'offre qu'elle lui fait, se dérobant à son tour. Elle ne peut facilement user de la mascarade féminine, et surtout pas avec lui.

Un rêve vient la réveiller. Elle grimpe un escalier pour se rendre dans la chambre d'un homme. Elle reconnaît son père : il est assis dans un fauteuil, elle le caresse et approche sa bouche de son sexe en érection, mais ça ne le fait pas jouir, et même il cesse de bander. Elle associe sur certaines particularités de sa sexualité : elle refuse la jouissance vaginale, pour se satisfaire de caresses clitoridiennes et surtout, de la jouissance qu'elle éprouve à « savoir faire jouir un

homme ». Pour l'hystérique, faire jouir le père est ce qui prévaut, aux dépens de sa propre jouissance, féminine. Et, comme l'a indiqué J.-A. Miller, on retrouve toujours dans la jouissance du fantasme quelque chose d'incestueux.

Au moment où elle se découvre démunie, incapable de faire jouir un homme comme de jouir de son corps de femme, elle tombe enceinte. Se faire faire un enfant par le mari, est ce qui vient recouvrir le défaut à l'endroit de la jouissance. Un autre rêve la ramène bientôt au souvenir-écran, sa cousine faisant sous ses yeux une fellation à un garçon qui est son propre frère. Elle est restée fixée à cette scène dont la fonction est d'en cacher une autre, pour recouvrir un point d'horreur : sa mère folle de jalousie absorbant devant elle des médicaments dissous dans un verre d'eau, pour se donner la mort.

On ne s'étonnera pas que le signifiant phobique soit « eau », S1 venant à la fois masquer le trou et marquer la place de la castration, qui est ici celle de la mort. On ne s'étonnera pas non plus qu'elle ait passé dix ans de sa vie, avec acharnement, à faire de la plongée sous-marine, n'y renonçant que lorsqu'elle a été enceinte de six mois à cause de l'interdit médical. Le souvenir d'enfance qui l'affectait le plus, et qui insistait dans des cauchemars à répétition, était celui de son père noyant sous ses yeux un petit chat dans un seau d'eau.

L'opération analytique traite la jouissance à partir du semblant, sur ce bord entre semblant et réel qui touche au noyau de jouissance. Elle fait ainsi le pari d'une satisfaction qui pourrait donner au sujet un nouveau corps, comme pur produit de l'expérience analytique.

Au-delà du Père, la vraie nature du phallus lacanien ne peut s'écrire que S(A/), absence de garantie et trou au cœur de la structure. Phobie et fétiche sont l'index de la division du sujet entre manque-à-être et manque-à-jouir, dans cette zone où se recouvrent les deux manques que sont (-phi) et (a). C'est d'ailleurs la manière dont Lacan inscrit dans son enseignement l'acte analytique, à la place de l'acte sexuel qu'il n'y a pas : comme ce moment de séparation où se disjoignent, pour se différencier, le vide du sujet et le rien de l'objet. Resterait au sujet, *in fine*, à assumer la jouissance impossible à négativer, parce que non significantisable.

Notes

1. Miller J.-A., *L'Orientation lacanienne*. « De la nature des semblants », enseignement du département de Psychanalyse de Paris VIII, 1991-92, leçon du 27 mai 1992, inédit.
2. Lacan J., *Ecrits*, « La science et la vérité », Seuil, Paris 1966, p. 877.
3. Miller J.-A., *op. cit.*, leçons des 27 mai et 3 juin 1992, inédit.
4. Lacan J., *ibidem*.

Sur le bord du réel

Leonarda Razzanelli

“L’imagination du trou a des conséquences [...]. C’est la conquête de l’analyse que d’en avoir fait mathème”¹.

“L’articulation, j’entends algébrique, du semblant [...] et ses effets, voilà le seul appareil au moyen de quoi nous désignons ce qui est réel. Ce qui est réel, c’est ce qui fait trou dans ce semblant”².

La psychanalyse, en tant que « praxis »³, cherche à traiter le réel au moyen du symbolique. C’est donc au travers de paroles, fussent-elles mensongères, que l’analysant trace le bord du réel qui le détermine en tant que sujet. Pour Lacan, surtout à partir de sa théorisation du nœud borroméen, le registre du réel renvoie au vivant, ou au trou. Là s’enracine le drame du *parlêtre*, à savoir : *il n’y a pas de rapport sexuel*. Bien que le semblant phallique ait pour fonction de suppléer à cette absence, la rencontre entre les deux sexes est destinée à échouer. Et ce, en dépit du fait que le sujet répète sa demande silencieuse, *via* la pulsion, pour border le trou du réel. Avec les modalités qui lui sont propres, le sujet essaie de contrer la pression du réel pour s’adapter à la réalité. Mais il s’agit souvent d’une adaptation en pure perte, quand elle n’est pas insoutenable. C’est ce qui arrive à G, une femme de vingt-neuf ans, dont le problème fondamental est l’impossibilité qu’elle éprouve, dans la réalité, à avoir des relations sexuelles. La singularité ce sujet – précisément en tant qu’il est réponse du réel – se dévoile dans un rêve extrêmement angoissant. G précise tout d’abord qu’une amie très chère est atteinte d’un cancer à la moelle osseuse, et qu’elle va devoir subir un traitement qui entraînera notamment la chute de ses cheveux.

« Je me vois assise au bord⁴ de la route. Je passe une main dans mes cheveux – qui sont comme ceux de mon amie – et une mèche me reste dans la main. Je commence à jouer avec cette mèche, sans que ça m’angoisse plus que ça. Puis, je me retrouve assise sur un divan et des personnes, que je ne reconnais pas, me demandent ce que j’ai dans les mains ; je réponds très candidement qu’il s’agit d’une mèche de cheveux qui est tombée à cause de pilules que je prends en ce moment, et qui s’appellent onco...quelque chose. Mais, soudain, je me retrouve devant un miroir et je suis prise de panique, parce que je vois sur ma tête, sur mon front précisément, les cheveux qui manquent ; je vois un “blanc” et j’essaie désespérément de le cacher avec le reste de mes cheveux. » Or, avant cette séquence, il y en a une autre – le rêve est donc raconté à l’envers. « Je vais acheter des fleurs et le fleuriste me fait une proposition obscène. Je refuse, en lui disant que je suis avec un homme depuis dix ans et que, donc, je ne peux pas. Mais juste après, je me prends à penser que c’est une réponse idiote et qui ne me permet pas, entre autres, de revenir en arrière. C’est en pensant à cela que je m’assois sur le bord de la route et que je passe une main dans mes cheveux. »

Impossible à dire et à penser, et dès lors exclu du sens, le réel fait émerger le non-sens – dont se supporte d’ailleurs le discours de l’analyste étant donné qu’il y a une impossibilité entre S_1 et S_2 . Son propre comportement représente pour G une énigme à laquelle elle ne parvient pas à se résoudre. Lors de la première séance, elle commence par dire : “Je ne sais pas moi-même ce que je veux!” Puis elle enchaîne sur le fait qu’elle n’arrive pas à avoir des rapports sexuels complets

avec celui qui est son compagnon depuis dix ans : “je n’y arrive pas, à un moment donné, ça me fait mal et je me ferme”. Il ne lui est donc pas possible d’être pénétrée et ce, “par aucun orifice”. Parfois elle rêve de faire l’amour, ou même d’être violée, mais sans sentir la pénétration ; au cours du rêve, elle n’éprouve pas une véritable peur, mais plutôt quelque chose comme “vouloir jouir de ses peurs”. D’autres rêves sexuels se rapportent régulièrement à l’inaccomplissement de l’acte sexuel, en raison de l’irruption de quelqu’un ou quelque chose au moment où elle s’isole avec le partenaire. Dans tous les cas, elle est à la place de la femme ; elle a pourtant également rêvé qu’elle était un homme en train de faire l’amour à une femme, mais cette femme, c’était elle.

Si elle se souvient avoir subi des attouchements de son oncle lorsqu’elle était enfant, elle nie que cela ait pour elle été un “trauma”. Vers quatorze ans, elle questionne sa mère – qui lui a donné une éducation sévère et avec laquelle elle a des rapports conflictuels. À l’une de ses questions qui concerne la possibilité de la pénétration, elle reçoit cette réponse lapidaire : “Par amour le vagin s’élargit.” Pour ce qui est du rapport homme / femme, sa mère lui dit encore : “Rappelle-toi toujours qu’il jouit et pas toi !” Elle questionne aussi son père, qui est séparé de sa mère et que G appelle “cet individu” car il ne s’intéresse jamais à elle : elle veut savoir de lui ce que les hommes pensent du rapport sexuel. Il lui dit que, quelle que soit l’idée que les hommes ont à ce propos, personne ne doit se permettre de porter la main sur elle si elle ne le veut pas. Elle se souvient également que, vers dix-huit ans, sa mère lui avait affirmé être sûre que lorsque G “l’aurait fait la première fois”, elle ne le lui dirait pas. G réagit en affirmant qu’au contraire, elle le lui dirait.

G accumule une série d’échecs dans sa vie, non seulement sur le plan sexuel, mais aussi dans ses études – comme toute la famille, elle fait des études scientifiques – et dans son travail, ainsi dans ses relations avec les autres. La répétition de ces échecs l’amène à s’interroger sur le désir qui les soutient. Elle saisit sa marque singulière, sa particularité, en entrevoyant que c’est elle qui oriente les choses de cette manière.

La dénégation, par laquelle elle se présente dès l’ouverture de la première séance, est présente dans tout son discours. C’est l’une des voies privilégiées pour saisir un dire derrière un dit. Le “ne ... pas”, qui fait porter l’exclusion au niveau de l’énoncé, présentifie le sujet en tant qu’absent. “Qu’on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s’entend”⁵ : le “qu’on dise” implique l’*ex-sistence* d’un sujet de l’énonciation par rapport à l’énoncé. Peu importe que celui-ci soit vrai ou faux, dès lors qu’il y a un dire.

Les paradoxes – que la logique moderne tente de conjurer avec l’invention du concept du métalangage – naissent précisément de l’exclusion du dire au profit du seul dit ; réduit à l’énoncé, ce dit se rapporte à une vérité qui pourrait s’énoncer « de nulle part », c’est-à-dire se passer de l’énonciation⁶. Or le vrai ne se pose que par rapport au faux qui l’indexe. Aussi la vérité ne peut-elle que se mi-dire : chaque énoncé, du seul fait d’être énoncé par quelqu’un, est en rapport avec une intentionnalité qui lui *ex-siste* : “Le dire vient d’où il [le réel] la commande [la vérité]”⁷. Voilà pourquoi la vérité est du semblant : c’est la voie de l’émergence du sujet, mais la vérité ne prend son sens que du dire – en quoi ses effets d’interprétation, eux, ne sont pas du semblant⁸. D’autre part, le lieu du sujet, en tant qu’“originellement refoulé” et avec sa réalité “forclose dans le système”, c’est le réel.⁹ Ainsi, dans la répétition – soit la rencontre manquée avec le réel – le trait qui se répète est la trace du sujet qui, par le biais du *tour* de sa demande, circonscrit l’impossible à dire qu’il est pour lui-même.

L’impossible du réel déborde dans la réalité de G, au travers d’une série d’actes qu’elle définit elle-même comme absurdes ou insensés. Il lui est arrivé d’aller au cimetière, en particulier pour rendre visite à deux personnes : le père de son copain, mort d’un cancer de la peau alors que celui-ci avait à peine trois ans ; une amie âgée de quatorze ans morte quelques années plus tôt, après être tombée par la fenêtre sans que l’on sache si c’était un suicide ou un accident. G avait

appris plus tard que la famille de son amie ignorait ses intentions, et ne s'était aperçue de ce qui était arrivé qu'au bruit sourd qui s'était alors fait entendre ; cela l'avait beaucoup impressionnée et, la nuit suivante, elle rêva qu'elle voyait tomber quelque chose de blanc, comme un foulard ou un voile, puis qu'elle entendait un bruit sourd, comme celui d'un sac de sable. Elle se réveilla très angoissée, et prit alors l'habitude d'aller au cimetière pour apporter une fleur blanche à son amie.

Le signifiant "*blanc*" insiste dans les paroles de G, il borde le trou du réel qui reste une source d'angoisse. Il nous permet d'entendre quelque chose qui *ex-siste* au dit, quelque chose qui génère et entretient de la souffrance pour le sujet. Sur le bord que trace ce signifiant en se répétant, on entrevoit que, pour ce sujet, la castration est étroitement articulée à la mort. Un "blanc", c'est ce qu'elle voit sur son front dans ce rêve où sexe et mort sont intimement associés. "Blanc" est le voile qui tombe dans l'autre rêve, et c'est la couleur de la fleur qu'elle apporte à sa jeune amie décédée. Son mariage est "blanc" ; c'est en "blanc" que se terminent les rapports sexuels et ce, pas seulement dans ses rêves. Le signifiant "blanc" fait émerger le non-sens du rapport sexuel qui, surgissant crûment et à l'improviste dans le rêve, provoque de l'angoisse (ouverture du réel sur l'imaginaire¹⁰). "Blanc" est donc le signifiant qui indique la différence tout court. Avec une manœuvre paradoxale, G fait de son propre manque un semblant. Mais c'est sur la particularité subjective de cette manœuvre, qui présente le zéro comme un, qu'elle peut construire son *sinthome*, car il rend possible dans la réalité – c'est-à-dire dans l'énoncé même¹¹ – l'impossible du réel : ici "ne pas réussir à avoir" des rapports sexuels, ou plutôt "réussir à ne pas en avoir".

Notes

¹.Lacan J., "L'étourdit", *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 485.

².Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 28.

³.Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1971, p. 8.

⁴.[NDT] En italien, c'est le terme *ciglio* [cil] qui est ici employé pour désigner le *bord* de la route.

⁵.Lacan J., "L'étourdit", *op. cit.*, p. 449.

⁶.À ce propos, soulignons l'intérêt du texte de Gottlob Frege "Recherches logiques" ["Eine logische Untersuchung : Der Gedanke, Die Verneinung, Gedankengefüge", **Erreur! Signet non défini.-1923**], in *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971.

⁷.Lacan J., "L'étourdit", *op. cit.*, p. 453.

⁸.Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours...*, *op. cit.*, p. 14.

⁹.Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 551 & 554.

¹⁰.Cf. Lacan J., « Le Séminaire », livre XXII, R.S.I. », *Ornicar ?* n° 2, mars 1975, p. 96 & 99.

¹¹.Lacan J., "L'étourdit", *op. cit.*, p. 455 : "Ceci suppose que de rapport [...], il n'y a qu'énoncé et que le réel ne s'en assure qu'à se confirmer de la limite qui se démontre des suites logiques de l'énoncé ».

Délégué général AMP
Éric Laurent

Comité d'action de l'Ecole-Une

Lizbeth Ahumada

Marie-Hélène Blancard

Luisella Brusa

Anne Lysy

Ana Lydia Santiago

Silvia Tendlarz

Hebe Tizio

Design

João Carlos Martins

Réalisation

Philippe Benichou